

Les deux vies de

Julien Lacombe

Du même Auteur :

A l'ombre des mirages, roman
Sous les ailes de l'Ange, roman
Les hommes de sa vie, roman
ZAMENA, la stratégie de l'improbable, roman
Le protocole des Maudits, livres I, II, III, roman

Les doux visages de l'être, réflexions

A l'ombre des mirages, scénario Long métrage
Les deux vies de Julien Lacombe, scénario Long métrage
Un mausolée de sable, scénario Long métrage original
Sortie de scène, scénario Long métrage original

Dérives, Nouvelles & Scénarios de Courts-Métrages

Arpenteurs de Vie, Poèmes
CinéRimes, 102 Poèmes inspirés de films
Croquis humains (+ Tarot), Poèmes
Gouffres de lumière, Poèmes
Nectar de vie, Poèmes

La goutte et le vase, 3 Saynètes
Les portes de Janus, Pièce en 5 Actes

De Narcisse SELLIER :

Vertiges, 68 Poèmes

Tous ces ouvrages peuvent être commandés
sur le site de l'auteur :

<https://imagesetmots.fr/>

Bernard SELIER

Les deux vies

de

Julien Lacombe

Roman

Cet ouvrage a été adapté par l'auteur
en scénario pour long métrage.

Éditions Plumes Festives. 2023
plumesfestives.fr

Première Partie :

La Quête

SARA :

Dis, cher aimé... veux-tu venir au Bengale choisir dans les bazars, des roses, des étoffes et des filles d'Arménie, blanches comme le pelage des hermines ? Veux-tu lever des armées et soulever le nord de l'Iran, comme jadis le jeune Cyaxare ? Ou plutôt, si nous appareillions pour Ceylan, où sont les blancs éléphants aux tours vermeilles, les aras de feu dans les feuillages et d'enseleillées demeures où tombent les pluies des jets d'eau dans les cours de marbre ? Veux-tu vivre, durant quelques jours, d'une existence étrange et lointaine, en ces habitations de porcelaine, à Yeddo, où sont les lacs japonais ? Là s'épanouissent, sous la lune, des touffes de fleurs barbares pareilles à des faisceaux de poignards parfumés...

Veux-tu voir les landes désolées du Pays de Galles ? Les parcs de Windsor, et de la brumeuse Londres ? Rome, la ville sombre des splendeurs ? Le frivole Paris illuminé ?... Veux-tu troubler le reflet des étoiles dans le golfe de Naples, ou dans les lagunes de Venise, en laissant aller au sillage de la gondole quelque étoffe merveilleuse de Smyrne ou de Bassora ?... Veux-tu nous ensevelir à Pompeia, dans une existence latine, comme si les Césars vivaient encore ? Ou plus loin vers le sombre Orient ? Viens, j'appuierai mon bras sur le tien, au milieu des pierres qui furent les jardins suspendus de Ninive... Mais si tu le veux, aussi, nous serons simplement amoureux l'un de l'autre et nous irons, dans quelque hutte des Florides, écouter les colibris !... Vois-tu, puisque nous sommes tout-puissants, puisque, maintenant, nous sommes pareils à des rois inconnus, que nous importe de préférer tel rêve entre les rêves ? Et, quant au pays de notre exil, toutes les contrées de la terre ne seront-elles pas, pour nous, l'île de Thulé ?

AXEL (avec un grave sourire) :

Enfant ! Enfant radieuse !

SARA :

Là-bas, tout nous appelle, Axël, mon unique maître, mon amour ! La jeunesse, la liberté ! Le vertige de notre puissance ! Et, qui sait, de grandes causes à défendre... tous les rêves à réaliser !

AXEL (grave et impénétrable) :

A quoi bon les réaliser ?... Ils sont si beaux !

Villiers de L'Isle-Adam
(AXEL, quatrième partie)

Chapitre 1

Cent cinquante mètres encore... Une miette d'espace. Une immensité ! Je sens une onde paralysante vriller mes jambes. Un début de crampe dans le mollet gauche. Un vague torticolis qui s'amorce dans la nuque. Tout ce que je ne connais pas d'ordinaire.

Je m'arrête quelques secondes pour reprendre mon souffle, calmer un mental débridé qui bat la chamade. Essuyer les gouttes de sueur glacée qui dégoulinent sur mon visage. Vérifier une dernière fois que mon tee-shirt n'est pas à tordre. Le premier récital en public avait été, pour les nerfs, une épreuve mémorable. Mais, comparé à ce que je vis aujourd'hui, c'était une sinécure !

La gorge me brûle. Mes cuisses sont lourdes et raides, j'ai soif, je ne sens pas le courage de faire un pas de plus. Et pourtant, étrange et incompréhensible paradoxe, il n'existe pas, en cet instant, de puissance au monde capable de m'obliger à faire marche arrière.

L'air est pur, saturé de parfums chauds et indéfinissables. Je ferme les yeux pour tenter de ralentir les battements de mon cœur, qui contrastent avec la paix environnante. Quel calme étonnant. Cette rue de la banlieue parisienne est vide en ce début d'après-midi. Pas une voiture n'est passée depuis que je m'y suis engagé. Pas un chien ne bondit à mon passage près des grilles, pour hurler sa peur, sa colère ou son ennui. Seulement la quiétude de pavillons paisibles et avenants, qui se ressemblent comme des frères, projetant leur minuscule jardinet en bordure de la voie.

Le soleil de juin resplendit et transperce mes paupières, pour dessiner sur l'écran de mon cerveau des arabesques multicolores. J'entrouvre les yeux, mais plusieurs minutes sont nécessaires pour que ma réadaptation au monde terrestre s'accomplisse.

Il est 14 heures 30. Encore une demi-heure à patienter avant le rendez-vous. Une éternité...

Un vieux banc étale son bois vermoulu à quelques mètres de moi. Au fur et à mesure que j'en approche, des noms se dessinent, gravés par les garnements du quartier et les amoureux. Il y a là « Robin aime Céline », ici, « Luc ♥ Monique », tous les symboles tendres qui, depuis plusieurs décennies, s'imprègnent dans la matière usée, pour tenter de conjurer l'effritement des ans. Dérisoire et sublime... Et puis il y a surtout cette phrase magique, déjà incrustée dans le voile du destin, mais pas encore au cœur du bois vermoulu : « Julien ne vit que pour Sarah »...

Je m'appelle Julien Lacombe. Il y a vingt-deux ans de cela, le mystère de la vie a fait se rencontrer, s'aimer, s'unir, se développer dans la fusion absolue, un ovule unique et parfait de ma mère et un spermatozoïde de mon père, le meilleur, le plus courageux, parmi les millions qui se heurtaient à la porte utérine. Ce devait être, d'après les savants calculs astrologiques qu'ils ont effectués, le 18 avril 1969, jour de la Saint Parfait. Prémonitoire, bien sûr...

Heureusement que je n'ai pas été affublé de ce patronyme. Ma grand-mère, originale et bornée, me l'aurait volontiers attribué ! Je n'ai pas une attirance particulière pour le prénom que ma mère a choisi, mais, si je me fonde sur l'agressivité de mes camarades dans ce domaine, il est tout à fait naturel de ne pas être satisfait de son appellation, indispensable que notre personnalité lutte contre les

éléments qui se présentent, afin de trouver ses marques. Et contre quoi lutter, lorsqu'on n'a pas encore expérimenté la vie autonome et les claques magistrales qu'elle nous assène, sinon contre les décisions parentales qui nous sont imposées ?

Donc, pour résumer, je suis une personnalité prénommée Julien et j'en suis assez satisfait. Je fais la fierté de mes parents, ce qui est normal, puisque, à leurs yeux, je suis le plus beau et le plus intelligent. Les filles me font clairement comprendre, depuis que j'accepte de lever les yeux vers elles, que ma physionomie ne leur déplaît pas. J'accepte avec joie de me regarder bien en face dans la glace, tous les matins, en me rasant, et je reconnais que, sans avoir le regard fascinant de Paul Newman, je pourrais me mesurer esthétiquement avec nombre d'acteurs. J'habite depuis six mois, à ma demande, dans un studio que mon père a acheté à proximité du Quartier Latin. Cette coupure du cordon ombilical, qui s'est révélée, pendant les quatre premières semaines, une épreuve difficile, donne aujourd'hui naissance à une autonomie paisible et enrichissante.

Enfin, merveille des merveilles, une passion s'est matérialisée et tend à devenir une profession ! La musique, ou plus précisément, le piano. Un rêve qui s'est insinué en moi il y a déjà bien longtemps, qui a mûri, s'est parfois assoupi, mais a brusquement éclaté il y a dix ans. Heureusement, la tendance naturelle à contrarier les désirs des parents n'avait pas amené ma personnalité naissante jusqu'au point de refuser les leçons de piano auxquelles ma mère souhaitait m'inscrire. Et puis j'étais doué, paraît-il ! Par conséquent fier de briller auprès des jolies élèves qui dégustaient mes arpèges étincelants avec des mines béates et des minauderies admiratives.

Aussi, lorsque le simple plaisir avait laissé place à l'engouement total, m'avait-il été facile de transformer les trois heures hebdomadaires d'étude en quatre heures quotidiennes, puis en six. Une boulimie frénétique m'avait

saisi. C'est à peine s'il existait suffisamment de compositions destinées au piano pour satisfaire ma fringale soudaine ! Et Dieu sait que les partitions pour cet instrument ne manquent pas ! Schubert (le préféré de ma mère...), Beethoven (le rustre magistral), Chopin (l'élégant), Liszt (au bout de quelques années de pratique, tout de même, étant donné la difficulté d'exécution !), Satie (d'une facilité technique déconcertante), même Schumann, le malade de la tête, et puis les Russes, Rachmaninov et ses écarts de doigté géants, Scriabine... Tout me semblait sublime... exception faite de Bach !

Bien évidemment, que m'imposa le professeur du Conservatoire auquel je fus présenté ? Jean Sébastien Bach ! Il est écrit dans un code inconnu, mais auquel tout le monde musical se conforme, qu'il est tout à fait impossible de devenir pianiste si l'on ne maîtrise pas les fugues à multiples voix de ce mathématicien de la musique. Je lui avais donné ce surnom, principalement pour agacer mon professeur, qui abhorrait la *science des ânes* !

Bref, pour résumer en quelques lignes un bon nombre d'années d'études, pas toujours roses ou paisibles, je me consacrai tant bien que mal, avec une mauvaise grâce certaine et une réussite qui ne l'était pas moins, au déchiffrage et à l'exécution des vingt-quatre préludes et fugues dudit Bach. Heureusement, je parvenais à me garder quelques douces heures en bonne compagnie. Avec Schubert, principalement. D'abord parce qu'il recèle nombre de pièces qui m'étaient accessibles techniquement. Ensuite et surtout parce qu'il provoquait immanquablement l'arrivée discrète de ma mère, qui s'asseyait dans un coin du salon, posait sa tête dans sa main charmante, et admirait son fils. Ou son compositeur de prédilection. La frontière était imprécise. Mais cela n'avait guère d'importance pour moi. Je goûtais, derrière mon dos, la paix intérieure qui baignait tout son être, la chaleur tendre de son attention et de sa

tendresse joyeuse. Et, jusqu'à présent, je n'ai jamais connu de moment plus serein.

Parallèlement à cela, il était, hélas, indispensable de *poursuivre* des études générales, ce dont je me serais bien passé. Et, d'ailleurs, je n'y consacrais qu'un temps le plus restreint possible. Mais, comme, en surplus de la beauté, ma mère (et mon père, bien sûr) m'avaient doté d'un intellect fonctionnant bien et d'une excellente mémoire, je n'avais aucune difficulté à tenir ma place dans les trois premiers de la classe, en travaillant dix fois moins que mes collègues. Cela provoquait leur jalousie, mais le bénéfice qu'ils retiraient régulièrement de mes aides, compensait les méfaits insultants de mes réussites. Les années d'école primaire et de collège s'écoulèrent donc sans grands soucis.

Je grandis avec régularité en sagesse, (un peu trop à mon goût), et avec moins de régularité en décimètres. À dix ans je pesais près de cinquante kilos, ce qui commençait à inquiéter mes parents, étant donné que la taille n'était pas particulièrement en corrélation ! Heureusement, cinq ans plus tard j'avais conservé le même poids avec vingt centimètres de plus. C'était beaucoup plus harmonieux, il faut en convenir !

Autre souci de mes parents : le nombre incalculable d'infections rhino-pharyngées que j'ai « attrapées » jusqu'au début de l'adolescence. J'ai ainsi parcouru une kyrielle de médecins conventionnels et surtout de thérapeutes qui n'avaient pas droit au titre tant envié, que seule la Faculté officielle délivre. Ils utilisaient nombre de méthodes qui me semblaient plus bizarres les unes que les autres, aiguilles d'acupuncture, manipulations vertébrales, moxas... Je me délectais de leurs techniques et j'ai fini par me demander si je ne saisisais pas le moindre virus voletant à ma portée, pour justifier une visite dans l'antre de ces faiseurs de miracles.

À partir de quatorze ans, il est probable que mon subconscient décida de s'orienter vers une autre découverte,

car les infections cessèrent comme par enchantement ! Il est vrai que je venais de découvrir l'amour dans la personne de Mireille...

Elle avait une beauté sévère, de merveilleux yeux noirs d'une impressionnante profondeur, qui vous transperçaient jusqu'à l'âme et vous hypnotisaient pour annihiler toute tentative de fuite. Son nez, sa bouche, ses épaules, le galbe harmonieux de ses jambes, son prénom, chaque atome de son corps, me semblaient synthétiser toutes les beautés du monde. Elle avait choisi le violon comme instrument de vie et s'y plongeait aussi totalement que je le faisais pour le mien. Je nous imaginai déjà liés sur l'affiche comme dans l'existence, parcourant le monde et enivrant les foules qui assisteraient à nos récitals. Les seuls problèmes qui se posaient alors étaient triples : je ne la regardais jamais, je n'osais pas lui adresser la parole, et, apothéose, elle ne prêtait pas plus attention à moi qu'au caniche de sa concierge ! Cette passion muette dura tout de même dix-huit mois. C'est beaucoup à l'âge où le temps semble s'étirer à l'infini.

La résolution de ce drame de l'amour incommunicable ne vint pas de moi, mais du destin. Il commençait déjà son incursion dans ma vie ! Elle déménagea un jour, sans prévenir. J'appris quelques semaines plus tard, par une conversation surprise entre professeurs du Conservatoire, que ses parents avaient divorcé, et qu'elle avait suivi sa mère en Belgique ! J'ai maudit Jacques Brel et son plat pays pendant de nombreux mois...

À ce point de mon histoire, je me rends compte que je n'ai pas beaucoup parlé de mon père. C'est le souvenir de Mireille qui amène cette prise de conscience. Il était d'une nature effacée, aussi bien dans sa vie professionnelle que familiale, ne se manifestant que rarement dans mon éducation, mais toujours avec a-propos et bonté. Or, je ne sais pourquoi, l'obsession qui m'envahissait alors pour cette charmante musicienne avait provoqué chez lui une alarme

soudaine et vive. Les remous hormonaux de l'adolescence, annonciateurs peut-être d'un raz-de-marée proche. Il s'était mis à surveiller le rare courrier que je recevais (ce n'était pas un énorme travail, puisque seuls mes grands-parents et deux ou trois amis m'écrivaient quelquefois, principalement à l'occasion de mon anniversaire), à consulter sa montre chaque fois que je quittais l'appartement et y rentrais. J'avais même bénéficié d'un entretien aussi maladroit que solennel, destiné à me mettre en garde contre les dangers qui sont véhiculés par les représentantes de la force yin ! Je n'en avais tiré aucun enseignement pratique. En revanche un malaise s'était installé entre nous. Sans altérer profondément nos relations, il avait néanmoins accru leur impersonnalité.

J'avais commencé à écrire des mémoires. Je ne me souviens plus à quel âge exactement, mais je devais être très jeune, puisque le premier achat que j'avais effectué à l'aide de mon argent personnel, était une machine à écrire Remington d'occasion. J'avais dix ans. Le second étant un tourne-disque rudimentaire qui me permettait néanmoins des heures d'évasion et de ravissement en compagnie des préludes ou des sonates de Chopin.

Il n'est jamais trop tôt pour mettre en ordre sa mémoire. Je me félicite d'ailleurs aujourd'hui de cette initiative. Même si je ne relis jamais, par principe, ce que j'ai tapé au cours des années passées, je sens que cette impression sur papier est bonne, car j'ai déjà beaucoup de difficultés à situer chronologiquement certains événements par rapport à d'autres. Cela n'est pas un handicap actuellement, puisque je n'éprouve pas le besoin de réviser ce temps révolu, mais je sais qu'un jour cela me servira. Et je vérifie périodiquement que les feuillets n'ont pas disparu de leur emplacement réservé.

Mon cœur avait beaucoup saigné par la faute des parents de Mireille. Plusieurs années de désert affectif se succédèrent. C'est à peine si je m'apercevais qu'il y avait

une majorité de filles dans notre classe du conservatoire. Et que bon nombre étaient d'une grande beauté. Plus aucune parcelle de moi n'était disponible dans ce domaine. Toutes ne vibraient qu'au son de la musique. Elle seule parvenait à créer l'émotion dans mon être.

Deux jours avant mon vingtième anniversaire, Axelle s'est assise doucement auprès de moi, sur le tabouret de piano, pendant que je répétais un prélude de Rachmaninov. Le quatrième de l'opus 23, mon préféré. Elle est demeurée silencieuse pendant une ou deux minutes, puis m'a glissé à l'oreille : *j'ai envie d'amour avec toi*. Je sursautai. Elle était sans conteste l'une des plus belles de notre groupe. Je lui parlais à l'occasion. Mais, à cet instant précis, j'avais l'impression de découvrir son visage et sa voix pour la première fois ! J'ai dû la regarder longuement, comme un abruti, car au bout d'un moment, elle a baissé les yeux et s'est mise à rire, gênée. Des mots étaient bloqués quelque part entre mon cerveau et mes lèvres. J'avais l'impression que les neurones travaillaient comme des fous pour remettre de l'ordre dans un capharnaüm de pensées. Elle a posé sa main, bienfaisante et douce sur mon bras. Sans rien dire de plus. Je lui ai su gré de respecter ma surprise et ma gêne. Une grande tendresse était là, qui nous baignait. C'était bon.

Le calme est réapparu lentement. Ses paroles me sont revenues brusquement. Mystérieux. Comme c'était étrange de s'exprimer ainsi : *j'ai envie d'amour avec toi* ! Était-ce un lapsus dû à l'émotion ? J'étais intimement persuadé que non, et je le pense encore aujourd'hui. C'était comme une expression personnelle, authentique, jaillie du fond de son inconscient, la projection des mots qui définissaient avec précision son désir intérieur : un mélange de recherche d'union physique et d'unité mystique.

Elle avait un an de plus que moi, et aussi peu d'expérience amoureuse. Nous nous sommes découverts dans un ravissement mutuel. Dans une angoisse permanente aussi, car il était impératif de jongler avec la liberté que nous accordaient nos parents respectifs. Les miens habitaient encore Paris. Mon expérience avec Mireille, qui était pourtant restée à l'état larvaire et « platonique », m'avait définitivement guéri d'un quelconque désir de communication avec mon père dans le domaine du cœur et des sens. Celui d'Axelle était apparemment d'un tempérament différent, plus libéral, mais la prudence nous dictait d'extérioriser le moins possible ce qui bouillonnait dans nos corps.

Pendant quelques mois, j'ai eu l'intuition, ou l'impression, que j'aimais Axelle. Nous étions heureux de nous retrouver, de travailler ensemble, de comparer nos interprétations, d'aller visionner ensemble le dernier film de Clint Eastwood, de vibrer main dans la main aux récitals de Vladimir Ashkenazy, que nous adorions tous deux. De découvrir nos corps dans l'amour.

Un jour, elle m'a dit que notre vie se ferait ensemble. Je me souviens clairement de cet instant. C'est l'un des souvenirs les plus précis qui sont gravés dans mon esprit. Nous étions allongés côte à côte, dans la pénombre de sa chambre. Il était une heure du matin. C'était il y a six mois, le 27 décembre. J'avais fermé les yeux et je m'enivrais du parfum chaud de son corps nu qui se pelotonnait contre le mien. Le dernier mouvement du troisième concerto de Rachmaninov était terminé depuis une demi-heure peut-être, mais aucun de nous ne souhaitait se lever et rompre l'harmonie de cette extase. Le calme était total. Les bruits de l'avenue, à deux cents mètres de mon appartement, s'étaient éteints. Nous avons laissé les volets ouverts pour admirer la lune qui resplendissait dans un ciel limpide.

Sa voix a surgi lentement, comme d'un rêve. *Julien, notre vie se fera ensemble.* Ce n'était pas une affirmation,

encore moins une question qui s'adressait à moi, seulement une certitude intérieure qu'elle semblait projeter dans l'univers. Mon cœur s'est mis à battre comme un fou. Je me sentais incapable de déterminer si j'étais heureux ou non de cette prédiction. Je me suis tourné vers elle et j'ai embrassé sa bouche. Sans doute pour ne pas avoir à répondre quelque chose que je ne vivais pas. Elle a essuyé quelques larmes, m'a regardé avec une tendresse indicible, et s'est endormie.

Cette nuit-là, je n'ai pas fermé l'œil. Des images dansaient devant mes paupières, des échanges d'anneaux, des danses de mariage, des croisières, des enfants qui gambadent et se chamaillent... Mais dans aucune de ces scènes n'apparaissait devant moi le visage d'Axelle. Comme si toutes ces visions faisaient partie intégrante de ma vie future, mais qu'elle n'en était pas partenaire. Bien plus, le champ principal demeurait vide. Je n'avais pas encore connaissance de l'élue...

À plusieurs reprises, j'avais reçu des intuitions. Cela ne surprenait aucunement ma mère. Elle me considérait comme un *médium qui s'ignore*. En revanche les quelques expériences que j'avais vécues étaient restées fortement enracinées en moi. Surtout à partir du moment où, muni de mon instrument de frappe, j'avais commencé à taper mes souvenirs et les événements marquants de mes journées. Les premiers exemples de ce « don » étaient sortis de ma mémoire consciente parce qu'ils remontaient à la petite enfance, mais ma mère me les avait racontés en détail et je ne crois pas que son admiration pour moi embellissait les circonstances.

L'exemple le plus étonnant qu'elle me relata se passait le jour de mon quatrième anniversaire. Mon père et elle m'avaient emmené au zoo de Vincennes et je me régalaïs de toutes les merveilles que je découvrais. Nous avons rencontré à plusieurs reprises un couple accompagné de leur petite fille blonde, particulièrement jolie. Nous les suivions pendant plusieurs visites, puis les perdions de vue pour les

retrouver quelques centaines de mètres plus loin, face à des lions gigantesques. Il paraît que j'ai saisi brusquement la robe de ma mère et que je lui ai glissé à l'oreille : « Maman, pourquoi la petite fille elle est malade ? ». « Qu'est-ce que tu dis ? » me demanda-t-elle surprise. « Elle est en pleine forme, regarde comme elle est contente... ». J'ai répété d'un air buté : « non, elle est malade... ». Mais nous arrivions devant un spectacle passionnant de singes acrobates, et je les ai admirés longuement, oubliant tout le reste.

À la fin de l'après-midi, nous nous sommes assis à une table pour boire et nous réchauffer. Le couple était à quelques mètres de nous. J'ai commencé à jouer avec la fillette tandis que mes parents engageaient la conversation avec les siens.

Ce que ma mère ne m'avait pas dit alors, et qu'elle m'a révélé il y a plusieurs années, c'est que l'enfant était atteinte d'une leucémie qui ne lui laissait que peu de mois à vivre !

Bien d'autres expériences s'étaient succédé. La plupart trop anodines pour présenter un quelconque intérêt, mais certaines m'avaient impressionné au plus haut point. L'une, particulièrement, parce que très récente et visuelle.

J'étais dans une salle du conservatoire, en train de me colleter à la onzième étude d'exécution transcendante de Liszt, sa plus belle à mon goût, intitulée « Harmonies du soir ». Par pure arrogance pianistique, puisque cette œuvre n'était pas à mon programme d'alors. Je souffrais depuis plusieurs heures sur un passage dont les notes se montraient rétives à mes doigts orgueilleux. L'un de mes compagnons est entré. C'était un agréable personnage, roux et jovial, avec lequel je m'entendais bien. Il est venu vers moi, rayonnant, s'est excusé de m'interrompre, et m'a annoncé qu'il allait donner, au mois d'août suivant, un récital dans un petit festival du Languedoc. C'était pour lui un grand moment et peut-être le prélude d'une carrière internationale, car de nombreuses personnalités musicales assistaient à

cette série de concerts. Je me suis levé pour le féliciter. Et, brusquement, mes yeux ont fixé son bras gauche. Il était pendant, presque détaché, sanguinolent. Mon visage a sans doute exprimé une vive stupéfaction, car le sourire l'a quitté. « Qu'est-ce que tu as ? » m'a-t-il questionné. « Rien... rien du tout ». Ma réponse était d'autant plus ferme que la vision avait presque instantanément disparu, et que je désirais retrouver le plus vite possible ma solitude et le calme. Je lui ai formulé de sincères encouragements.

Un mois plus tard, un accident sur l'autoroute nécessitait l'amputation de l'un de ses bras.

Lorsque j'appris la nouvelle, je restai cloîtré, seul, deux jours, sans me lever. Incapable de manifester la moindre énergie. Une sourde peur au ventre...

Axelle était adorable, intelligente, amoureuse, belle. Et cependant, depuis cette certitude intérieure qu'elle m'avait murmurée, rien en moi ne surgissait pour crier que c'était elle la femme de ma vie, l'Étoile unique ! Les expériences que j'avais vécues m'avaient conditionné à croire que l'union de deux êtres ne pouvait être totale et définitive sans une révélation intérieure.

Elle vint, cette révélation. Elle jaillit alors qu'Axelle était assise auprès de moi. Mais, étrange ironie du destin, l'inspiration ne la concernait pas !

Nous avons pris l'habitude de réserver notre soirée de mercredi à une séance de cinéma. Déjà des habitudes de vieux amoureux ! Ce jour-là, bien qu'en plein cœur du mois de mai, il pleuvait, la froidure glaçait les corps, et nous n'avions pas encore choisi notre programme. Nous sommes

sortis à dix-sept heures de chez Julie, une amie d'Axelle. Elle habite une petite rue non loin des Grands Boulevards. Les chaudes lumières du Paramount et des cinémas alentour ont attiré notre attention.

— Décide, me dit-elle. Ton intuition sera bonne, comme toujours.

J'ai parcouru les panneaux. Plusieurs films que j'avais envisagé de voir étaient à l'affiche. Pourtant, c'est vers une œuvre totalement inconnue que je me suis senti irrésistiblement attiré. J'ai dit à Axelle : « On va voir ça ? ». Mais ce n'était pas une question, car je savais que, pour une fois, je serais allé le voir même si elle avait refusé. Elle a accepté.

Nous nous sommes assis, à notre habitude, au fond de la salle. Sa main s'est glissée dans la mienne et sa joue s'est penchée tendrement sur mon épaule. Les publicités étaient heureusement presque terminées. Le film a commencé. Je ne connaissais aucun des acteurs. Je me suis demandé une seconde ce que j'étais venu faire là ! Il me semble qu'Axelle a glissé quelques mots à mon oreille.

Et puis, soudain, j'ai compris ! L'illumination que j'appelais de tous mes vœux était là ! La main d'Axelle s'est crispée quelques fractions de seconde avant qu'ELLE apparaisse. Un éclair m'a frappé. Une fulgurante évidence. À cet instant j'ai su qui était la femme de ma vie. Mon cœur s'est arrêté de battre. J'ai oublié comment on respire. J'ai perdu toute notion de temps, d'espace. J'aurais voulu bondir dans la rue pour hurler, traverser l'écran pour jaillir dans son univers. Nous étions les deux moitiés d'une même cellule. Et nous nous étions enfin retrouvés !

Je suis sorti deux heures plus tard comme un zombie. Axelle, effrayée de mon air hagard, tremblait de surprise, d'inquiétude. À moins que ce ne soit de froid, car une pluie glaciale, inhabituelle pour cette période de l'année, cinglait nos visages. Je l'ai raccompagnée en bas de son immeuble. Elle occupait depuis deux mois un minuscule studio qu'elle

habitait rarement. Ce soir, je ne me sentais pas la force de l'inviter chez moi et de dormir à ses côtés. La totalité du volume de mon appartement était bien insuffisante pour expanser mon énergie d'amour. Je n'aurais pu la partager avec sa tendre sollicitude et son inquiétude fiévreuse. Elle a compris que quelque chose de grave me terrassait, et n'a pas insisté. Je sais qu'elle a beaucoup pleuré cette nuit-là. Il en fut de même pour moi, mais ce n'était que des larmes de joie...

Elle s'appelle Sarah Lowell. Du moins est-ce le nom qui la représente en tant qu'actrice. Est-il le sien véritable ? C'est encore aujourd'hui un mystère. Le lendemain de cette illumination, ma seconde naissance, je me suis rué, après une nuit d'insomnie totale, dans le premier magasin spécialisé que je connaissais. Le vendeur m'a regardé stupidement, les yeux écarquillés, marmonnant un « Qui ça ?... Jamais entendu causer ! ». Je ne me suis aucunement découragé. Le second *spécialiste* paraissait moins abruti. Mais le résultat ne fut pas meilleur. Il n'existait apparemment aucun ouvrage sur elle. Pas une seule photo. Pas un support qui puisse me permettre d'approcher physiquement celle qui était désormais ma vie. Pour me consoler, il me dit qu'il possédait de superbes photos de Sharon Stone. Sans doute avait-il été profondément impressionné par la scène du commissariat de « Basic instinct », qui venait de sortir sur les écrans parisiens. Je lui répondis gentiment que je n'étais pas intéressé.

J'ai parcouru la moitié de Paris, exploré un nombre incalculable de boutiques. Rien ! Le néant. Après quelques minutes de profonde déception, joie et confiance ont rapidement balayé les quelques nuages qui avaient tenté d'assombrir mon âme. Elle était encore peu connue. C'était bien ainsi. Elle avait encore la chance d'échapper à la

pieuvre nauséabonde du succès, de la gloire illusoire, qui dessèche le cœur le plus chaleureux et pollue le psychisme le plus résistant. Elle était encore vierge dans ce monde pourri.

Mon ardeur s'est calmée. Après tout, je savais qu'elle et moi étions destinés à vivre l'union. La rencontre était inéluctable. Dans combien de temps aurait-elle lieu ? Si cela n'avait tenu qu'à moi, j'aurais pris le premier avion pour bondir auprès d'elle et m'enivrer de cette âme sœur. Comment se ferait-elle ? Le cours du destin avait sans doute son mot à dire. Je me sentais maître de mon amour, mais pas encore de l'univers matériel, et du tissu de ses synchronicités.

Je me suis lancé à corps perdu dans l'étude de la Fantaisie opus 17 de Schumann. Sans en approfondir l'interprétation, j'avais déjà étudié cette œuvre qui me fascinait, et je comprenais aujourd'hui pourquoi. Elle était SON œuvre. Celle qui lui était destinée. Ce chant d'amour passionné pour Clara Wieck traversait un siècle et demi pour célébrer Sarah. Ma Sarah ! Et tandis que mes doigts brûlants découvraient le sublime, l'évidence surgissait à chaque ligne, à chaque nouvelle phrase mélodique. Cette exaltation était pour elle. Cette fièvre était pour elle. L'apaisement du dernier mouvement symbolisait la paix infinie qui gagne les cœurs unis à jamais !

J'avais l'impression que la technique ne posait aucun problème. Ceux que j'éprouvais régulièrement dans certaines fugues de Bach ou études de Chopin s'étaient dissipés. Les manœuvres du mental et les peurs souterraines n'avaient plus le pouvoir de faire obstacle à ma fougue. L'amour avait transfiguré tout cela en une ardeur passionnée qui se jouait des difficultés pourtant réelles de certains passages.

Un jour, Rigaud, l'un des professeurs les plus redoutés du Conservatoire, d'ordinaire acariâtre, critique acerbe et moqueur, entra dans la salle où je jouais, sans que je

l'entende. J'étais en train de répéter la fin du deuxième mouvement. Passage redouté par beaucoup de pianistes qui ont quelquefois tendance à ralentir le rythme alors que l'exaltation est à son comble et ne demande qu'à exploser. J'arrivai à la dernière note dans un état de fièvre qui avait enflammé mes doigts. Je poussai un cri de bête fauve, me retournai d'un bond comme pour échapper à ce vertige, et me trouvai face à lui. Contrairement à son habitude, il ne dit pas un mot, mais son visage était éloquent. Les yeux écarquillés, la bouche ouverte, il exprimait toute l'admiration que son orgueil était capable d'afficher. Cette admiration qu'il conservait précieusement cachée pour ne pas pourrir ses étudiants. Ce jour-là, elle éclatait en silence. Quelques semaines plus tard, je le surpris disant à l'un de ses élèves : « c'est ça, votre passion ? Demandez à Lacombe de vous faire entendre *sa* Fantaisie de Schumann ! Vous saurez ce que c'est que la passion ! ».

En revanche, j'éprouvais de grandes difficultés à m'investir dans les autres pièces qui n'étaient pas en harmonie avec mon être intérieur à ce moment-là. Et, par malheur, c'étaient elles qui représentaient la clé pour entrouvrir la porte de mon éventuelle carrière. Je faisais donc contre mauvaise fortune bon cœur et exécutais Beethoven ou Bach avec les notes de Schumann qui dansaient devant mes yeux.

J'étais heureux. Axelle souffrait. Elle ne se plaignait pas, mais, malgré mon égoïsme involontaire, je lisais la détresse muette de ses yeux. Elle sentait que je m'échappais inexorablement et en ignorait la raison. Je ne pouvais pas encore lui révéler ma folie. Je repoussais chaque jour l'instant où je franchirais l'abîme. Où les mots maladroits qui sortiraient de ma bouche la condamneraient sans rémission. Où nos univers divergeraient à jamais. Aujourd'hui encore, je retarde ce moment inexorable...

Il y a une semaine, l'adresse d'un enquêteur, d'une sorte de détective m'a été donnée. Fait étrange, je suis incapable de me souvenir dans quelles conditions ! J'avais discuté avec plusieurs personnes pendant trois jours, essayant de découvrir un moyen efficace de recherche. J'avais obtenu deux boîtes postales correspondant à des distributeurs de films américains, quelques numéros de téléphone que je pouvais difficilement utiliser, parce que mon anglais était tout à fait insuffisant pour comprendre les réponses qui me seraient faites, et que, pour rien au monde, je n'aurais permis à un étranger de pénétrer dans l'antre de mon amour secret.

Un après-midi, j'ai retrouvé dans ma poche un papier couvert d'adresses, de numéros. Et parmi ceux-ci, celui d'un Maxime de la Roche, retiré au fond d'une petite ville de la banlieue parisienne, suivi d'une date et d'une heure ! J'avais gribouillé d'innombrables informations au cours de mes recherches, mais je ne me souvenais pas du tout de celles-ci, ce qui m'avait laissé rêveur ! Fait particulièrement étrange et que je ne m'expliquais pas davantage, j'étais sûr de n'éprouver aucune difficulté à parler d'ELLE avec cet homme dont j'ignorais tout !

Les habituelles questions matérielles d'efficacité, de tarifs, d'acceptation ne se posaient pas. Seule une tension sourde, qui n'était peut-être que l'appréhension de l'instant où les yeux de Sarah se plongeraient dans les miens, me tenaillait. Cet instant qui me semblait de plus en plus imminent à mesure que l'heure du rendez-vous approchait...

À SUIVRE...

Copyright © Bernard Sellier . 2005
06600 ANTIBES
ISBN : 2-9521079-9-8